

FLEURS DE PAPIER

J+2.

Je connais cette avenue ; je l'ai parcourue si souvent, été comme hiver, la nuit, le jour ; je m'y suis promené, j'y ai traîné sans but, je l'ai arpentée à la recherche d'un resto ouvert après onze heures, j'en ai traversé le flot motorisé, ou la foule de promeneurs dominicaux, j'en ai détesté les devantures violemment peinturlurées de rouge à Noël, d'orange pour Halloween, déploré les rideaux de fer du mois d'août, aimé les portes cochères accueillantes sous les averses, apprécié les terrasses aux soleils de printemps. Je la connais par cœur. Mais ce matin, je ne la reconnais plus.

Parce que tu n'es plus avec moi.

Est-il donc possible que les endroits changent simplement parce que l'on n'est plus le même ?

J'écarquille les yeux, à m'en faire pleurer ; ces larmes-là, au moins, je les aurai voulues. Je scrute les horizons, à droite, vers le virage qui efface la fin de l'avenue ; à gauche, où mon regard bute sur la porte Saint-Denis. Je dois avoir l'air d'un fou, d'un

L'EFFERVESCENCE DU PIANISTE

pauvre type halluciné par plusieurs nuits sans sommeil. Je n'ai pas dormi cette nuit, c'est vrai, ni peut-être celle d'avant ; mais aucune drogue n'est venue distraire mon effarement devant l'impossible : tu n'es plus là.

Je suis sorti aux premières heures du jour, incapable de rester plus longtemps entre ces murs où tout me parle de toi : le pull beige que je t'avais offert, lové au fond du fauteuil de la chambre tel un animal endormi ; ton mug *I love NY*, souvenir de notre voyage de noces, que je n'ai pas lavé, portant encore la trace de ton rouge à lèvres ; ce même rouge, abandonné, non rebouché, au bord du lavabo – le maniaque que tu me reprochais d'être t'a si souvent reproché ce petit laisser-aller, et voilà que je ne veux plus le ranger, moi-même. Comme si tu allais rentrer, ce soir comme tous les soirs depuis cinq ans, m'embrasser rapidement et filer te rafraîchir à la salle de bains où tu en aurais profité pour remettre le tube à sa place, pensant que je ne l'aurais pas remarqué depuis le matin. J'ai passé des heures à pester contre ton manque de soin alors que j'aurais dû être en train de bénir le Ciel pour une seule chose : t'avoir mise un jour sur mon chemin.

Tu n'es plus là. Le Ciel, ou ce chauffard, en ont décidé autrement.

Quand ils m'ont dit que je devais être fort, qu'ils avaient tout tenté, un gouffre s'est ouvert devant moi qui m'a aspiré comme un trou noir ; il paraît

FLEURS DE PAPIER

que je me suis assis sur l'une des chaises de la salle des Urgences et que j'y suis resté, sans bouger, jusqu'au soir – je n'en ai aucun souvenir. Je ne veux pas m'en souvenir de toute façon. À quoi bon ? Des heures sans toi, car ce furent les premières, je vais devoir en affronter, désormais, chaque jour du reste de ma vie. Et je ne sais pas si j'en serai seulement capable.

J'ai traversé devant le camion-poubelles, que j'ai contraint à freiner brutalement. Comme si un arrêt de plus ou de moins dans la vie d'un éboueur pouvait avoir une quelconque importance. Je n'ai pas répondu lorsque le chauffeur m'a insulté. Je ne reconnais plus ma rue et même les mots n'ont plus de sens. Je ne comprends plus ce que l'on me dit quand on me parle. J'habite un autre monde, où la distorsion des sens me protège de la violence d'une réalité que je refuse. La fleuriste me salue comme à chaque fois que je passe devant sa boutique ; je me concentre sur le mouvement de ses lèvres et tente d'y deviner un message – je me sens comme un nourrisson qui cherche à percer le sens des mots de sa mère. Je dois avoir l'air bizarre car elle prend une mine déconfitée et esquisse un pas vers moi ; mais j'ai déjà déguerpi. Je refuse tout contact, toute accolade, tout regard compatissant ; l'idée m'en est insupportable : de quel droit les gens pensent-ils pouvoir *comprendre ce que je traverse* ? C'est toi que j'ai perdu ; ce drame, c'est le mien ; et je ne veux pas le partager.